

Les mains qui grandissent

Julio Cortázar

Traduit de l'espagnol (Argentine) par Françoise Cohen

Il n'avait pas provoqué la bagarre. Lorsque Cary a dit : « Tu es un lâche, une canaille, et en plus un mauvais poète », ce sont les mots qui ont déterminé la suite des événements, comme souvent dans la vie.

Plack fit deux pas en direction de Cary et commença à le frapper. Il était bien certain que Cary lui répondait avec une égale violence, mais il ne sentait rien. À part ses mains à lui qui, à une vitesse prodigieuse, et prolongeant le lancer foudroyant des bras, atteignaient le nez, les yeux, la bouche, les oreilles, le cou, la poitrine, les épaules de Cary.

Se tenant bien de face, avec un balancement très rapide, sans jamais reculer, Plack cognait. Sans reculer, Plack cognait. Ses yeux évaluaient exactement la silhouette de l'adversaire. Mais il contrôlait encore mieux ses propres mains ; il les voyait bien fermées, accomplissant leur tâche comme des pistons de voiture, ou comme tout ce qui accomplit une tâche spécifique, en suivant ce mouvement de balancement en accéléré. Il frappait Cary, il continuait à le frapper, et chaque fois que ses poings s'enfonçaient dans une masse glissante et chaude, qui était sans doute le visage de Cary, cela emplissait son cœur d'allégresse.

Il baissa enfin les bras, les mit au repos contre son corps, et dit :

— Tu as ton compte, imbécile. Salut.

Il se mit à marcher, en sortant de la salle de la mairie, le long du couloir qui conduisait tout au loin à la rue.

Plack était content. Ses mains s'étaient bien comportées. Il les ramena en avant pour les admirer ; il lui sembla que cogner autant les avait un peu enflées. Mais, nom de Dieu, ses mains s'étaient bien comportées. Personne ne pourrait contester qu'il était aussi capable de boxer que n'importe qui.

Le couloir, extrêmement long et désert, n'en finissait pas de s'étendre devant lui. Pourquoi mettait-il autant de temps à le parcourir ? À cause de la fatigue, peut-être, pourtant il se sentait léger et soutenu par les mains invisibles de la satisfaction physique. Les mains de la satisfaction physique. Les mains... ? Il n'existait pas dans le monde de mains comparables à ses propres mains ; il n'y en avait probablement aucunes non plus aussi enflées par l'effort. Il les regarda à nouveau, elles qui se balançaient comme des bielles ou comme des petites filles en vacances ; il sentit au plus profond de lui-même qu'elles lui appartenaient, qu'elles étaient attachées à son être pour des raisons plus essentielles que la simple articulation du poignet. Ses douces, ses splendides mains victorieuses.

Il sifflait, et son pas marquait le rythme, tout au long de l'interminable couloir. Il restait encore une grande distance avant d'atteindre la porte de sortie. Mais quelle importance après tout. Chez Emilio on mangeait tard, quoiqu'en réalité il n'irait pas déjeuner chez Emilio mais se rendrait plutôt à l'appartement de Margie. Il déjeunerait avec Margie, pour le seul plaisir de lui dire

des mots gentils, et il retournerait ensuite à son travail de l'après-midi. Il y avait beaucoup de travail à la mairie. Toutes les mains ne suffisaient pas à la tâche. Les mains... Quant aux siennes, elles avaient été vraiment occupées, il y a un petit moment. À frapper et frapper, les vengeresses ; c'était peut-être pour ça qu'elles lui semblaient si lourdes à présent. Et la rue était encore loin, et il était déjà midi.

La lumière de la porte vitrée commençait à s'agiter dans le champ visuel de Plack. Il arrêta de siffler ; il dit « Blibloug, blibloug, blibloug ». C'était agréable de parler sans raison, sans signification. C'est à ce moment-là qu'il sentit que quelque chose traînait par terre. Quelque chose qui était plus que quelque chose ; des choses qui faisaient partie de lui étaient en train de traîner par terre.

Il regarda vers le bas et vit que les doigts de ses mains traînaient sur le sol.

Les doigts de ses mains traînaient sur le sol. Dix sensations envahissaient le cerveau de Plack en même temps que la colère due à l'irruption de si soudaines nouveautés. Il ne voulait pas y croire, et pourtant c'était vrai. Ses mains ressemblaient à des oreilles d'éléphant africain. De gigantesques éventails de chair qui traînaient par terre.

Malgré l'horreur de la situation, il fut pris d'un rire hystérique. Il sentait comme un chatouillement au dos des doigts ; c'était comme si chaque joint du carrelage était un papier de verre frotté sur sa peau. Il voulut relever l'une de ses mains, mais il n'y parvint pas. Chaque main devait peser près de cinquante kilos. Il n'arrivait même pas à les fermer. En imaginant les poings que cela ferait, il

éclata de rire. De drôles de battoirs ! Il voulait rejoindre Cary, discrètement, et avec des poings pareils à des bidons d'essence, tendre vers lui l'un des bidons, en le déroulant petit à petit, en laissant apparaître les phalanges, puis les ongles, placer Cary à l'intérieur de sa main gauche, dans la paume, couvrir la paume de la main gauche avec celle de la main droite et se frotter doucement les mains, en faisant rouler Cary d'un bout à l'autre, comme un morceau de pâte à tagliatelles, exactement comme Margie s'y prenait tous les jeudis à midi. Et puis le faire rouler, tout en sifflant des chansons joyeuses, jusqu'à ce que Cary se retrouve plus moulu qu'un vieux biscuit écrasé.

Plack atteignait à présent la sortie. Il pouvait à peine bouger, traînant ses mains sur le sol. À chaque irrégularité du carrelage, il sentait ses nerfs se hérissier furieusement. Il commença à jurer à voix basse ; il lui semblait que tout devenait rouge, mais les vitres de la porte devaient y être pour quelque chose.

Le problème majeur consistait à ouvrir cette maudite porte. Plack le résolut en donnant un coup de pied et en introduisant son corps par le battant quand il s'ouvrit. Malgré cela, les mains ne passaient pas par l'ouverture. En se plaçant de profil, il voulut faire passer d'abord la main droite, puis l'autre. Mais il ne put faire passer aucune des deux. Il pensa : « Et si je les laissais là... » Il y pensa comme si c'était possible, vraiment.

« Absurde », murmura-t-il, mais le mot ressemblait déjà à une boîte vide.

Il essaya de se calmer, et se laissa tomber en tailleur devant la porte ; ses mains semblaient endormies auprès de ses minuscules pieds croisés. Plack les examina attentivement ; en dehors du fait

qu'elles avaient grossi, elles n'avaient pas changé. La verrue du pouce droit, bien que sa taille ait atteint à présent celle d'un réveil-matin, était toujours du même beau bleu turquoise — mer adriatique. Les ongles étaient toujours aussi parfaitement coupés (Margie). Plack respira profondément, une technique pour se calmer ; c'était une affaire sérieuse. Très sérieuse. Suffisamment pour rendre fou n'importe qui. Mais il parvenait à ressentir véritablement ce que son intelligence lui signalait : oui, sérieuse, une affaire sérieuse et grave ; et il souriait en le disant, comme dans un rêve. Soudain, il se rendit compte que la porte comportait deux battants. Il se redressa, donna un coup de pied sur le second battant et le bloqua de sa main gauche. Lentement, en calculant avec précaution les distances, il fit sortir peu à peu les deux mains dans la rue. Il se sentit soulagé, presque heureux. L'important maintenant était d'arriver jusqu'au coin de la rue et d'attraper en vitesse un autobus.

Sur la place, les gens abasourdis l'observaient avec effroi. Cela n'affecta pas Plack ; qu'on ne le remarque pas aurait été encore plus étrange. Il fit de la tête un signe brusque à un chauffeur d'autobus pour qu'il stoppe son véhicule à ce même angle. Il voulait y monter mais ses mains pesaient trop lourd et il s'épuisa à la première tentative. Il recula sous l'avalanche de cris stridents qui provenaient de l'intérieur de l'autobus où de vieilles femmes assises côté fenêtre venaient de s'évanouir l'une après l'autre.

Plack était toujours dans la rue, à regarder ses mains qui se remplissaient de saletés, petites brindilles et cailloux du trottoir. Pas de chance avec l'autobus. S'il essayait le tramway ?

Le tramway s'arrêta et les passagers se mirent à hurler d'épouvante en apercevant ces mains traînant sur le sol et Plack

au milieu, pâle et tout petit. Les hommes sommèrent avec des cris hystériques le chauffeur de démarrer sans attendre. Et Plack ne put pas monter.

« Alors, je vais prendre un taxi », murmura-t-il, tout en commençant peu à peu à perdre espoir. Il y avait des taxis en abondance. Il en héla un, jaune. Le taxi s'arrêta un peu à contrecœur. Il y avait un Noir au volant.

— Bonté divine ! balbutia le Noir. Quelles mains !

— Ouvre la portière, descends, prends-moi la main gauche, monte la, prends-moi la main droite, monte la, pousse-moi pour que j'entre dans la voiture, plus doucement, oui, comme ça. Et maintenant, emmène-moi à la douzième rue, au numéro quarante soixante-quinze, et après ça, va-t-en au diable, maudit Noir !

— Bonté divine ! dit le chauffeur, dont le teint avait repris sa traditionnelle teinte gris cendré, vous êtes sûr, Monsieur, que ces mains sont les vôtres ?

Plack gémissait sur la banquette. Il y avait à peine assez de place pour lui : les mains occupaient tout l'espace à ses pieds et débordaient sur le siège. Il commençait à faire plus frais et Plack éternua. Il voulut instinctivement couvrir son nez avec sa main et faillit s'arracher le bras. Il se laissa aller, apathique, vaincu, presque heureux. Ses mains, sales et massives, reposaient sur le sol du taxi. De sa verrue qui avait heurté un réverbère s'échappaient quelques gouttes de sang.

« Je vais aller voir un médecin, se dit Plack. Je ne peux décemment pas entrer comme ça chez Margie. Oh non, grand Dieu, je ne peux pas ; j'occuperais l'appartement en entier. Je vais aller voir un

médecin ; il va me conseiller de me faire amputer, et j'accepterai, c'est la seule solution. J'ai faim et j'ai sommeil, moi. »

Il frappa du front à la vitre de séparation.

— Conduis-moi à la cinquantième rue, au numéro quarante-huit cinquante-six. Cabinet du docteur September.

Ensuite il se sentit tellement content d'avoir eu cette idée qu'il eut une envie soudaine de se frotter les mains de contentement ; il les remua lourdement puis y renonça.

Le Noir monta ses mains jusqu'au cabinet du médecin. Il se produisit un mouvement de panique dans la salle d'attente lorsque Plack apparut, marchant derrière ses mains que le Noir soutenait par les pouces, en transpirant à grosses gouttes et en gémissant.

— Conduis-moi jusqu'à ce fauteuil ; voilà, c'est bien. Mets la main dans la poche de la veste. Ta main à toi, imbécile, dans la poche de la veste ; non, pas celle-ci, l'autre. Plus au fond, abruti, voilà. Sors la liasse de billets, mets un dollar de côté, garde la monnaie et au revoir.

Il se défoulait sur le Noir si serviable, sans comprendre l'origine de sa colère. Une question raciale, peut-être, sans raison, évidemment.

Deux infirmières arrivaient déjà avec un sourire secrètement épouvanté pour que Plack appuie ses mains sur elles. Elles le traînèrent laborieusement jusqu'à l'intérieur du cabinet. Le docteur September était un individu au visage de papillon en déroute. Il s'approcha pour serrer la main de Plack, se rendit compte que l'affaire demanderait trop d'efforts et troqua la poignée de mains contre un sourire.

— Qu'est-ce qui vous amène, mon cher Plack ?

Plack le regarda avec pitié.

— Rien, répliqua-t-il dédaigneusement. J'ai mal à mon arbre généalogique. Mais enfin, vous ne voyez pas mes mains, espèce de docteur à la manque ?

— Oh ! Oh ! admit September. Oh, oh, oh !

Il s'agenouilla et palpa la main gauche de Plack. Il donnait l'impression d'être plutôt inquiet. Il commença à poser les questions d'usage, qui, appliquées à ce stupéfiant phénomène, acquéraient une étrange résonance.

— Très curieux, résuma-t-il d'un air convaincu. Extrêmement bizarre, Plack.

— Vous trouvez ?

— Oui, c'est le cas le plus curieux de toute ma carrière. Bien sûr, vous m'autoriserez à prendre quelques photos pour le musée des bizarreries de Pennsylvanie, n'est-ce pas ? De plus, j'ai un beau-frère qui travaille à *The Shout*, un journal discret et mesuré. Ce pauvre Korinkus est en pleine déconfiture ; j'aimerais faire quelque chose pour lui. Un reportage sur l'homme aux mains... disons aux mains surdimensionnées, assurerait un triomphe à Korinkus. On lui réserve ce scoop, d'accord ? On pourrait le faire venir ici ce soir-même.

Plack cracha avec rage. Il tremblait de tout son corps.

— Non, je ne suis pas une bête de foire, dit-il d'une voix sombre. Je suis venu seulement pour que vous m'amputiez. Et immédiatement, vous comprenez ? Je paierai ce que vous voudrez,

j'ai une assurance qui couvre ce genre de frais. D'autre part, mes amis se porteront garants ; dès qu'ils apprendront ce qui m'arrive, ils accourront comme un seul homme me serrer la ... Bon, enfin, ils viendront, c'est sûr.

— C'est vous qui décidez, mon cher ami. Le docteur September regarda son bracelet montre. Il est trois heures (et Plack sursauta car il ne pensait pas qu'il était si tard). Si je vous opère tout de suite, vous aurez le pire moment à passer pendant la nuit. Pourquoi ne pas attendre jusqu'à demain ? Pendant ce temps, Korinkus...

— Le pire moment, c'est maintenant que je le passe, dit Plack et il se prit mentalement la tête dans les mains. Opérez-moi, docteur, pour l'amour de Dieu, opérez-moi... Je vous demande de m'opérer ! Opérez-moi, quoi ! Ne vous comportez pas en criminel !! Comprenez à quel point je souffre !! Vous n'avez jamais eu des mains qui grandissent, vous ? Eh bien, à moi, ça m'est arrivé, oui !! Vous voyez ? À moi, oui !!

Il pleurait et les larmes tombaient impunément sur son visage et coulaient le long des immenses sillons des paumes de ses mains qui reposaient par terre sur le dos, contre le carrelage glacé.

Le docteur September était à présent entouré d'un groupe d'infirmières zélées, plus jolies les unes que les autres. À elles toutes, elles parvinrent à asseoir Plack sur un tabouret et elles lui placèrent les mains sur une table en marbre. Des feux brûlaient, de fortes odeurs se mélangeaient dans l'air. Reflets de l'acier, ordres éclatants. Le docteur September, enveloppé de sept mètres de toile blanche ; et la seule chose vivante dans sa personne était

ses yeux. Plack se mit à penser au terrible moment où il allait reprendre connaissance, après l'anesthésie.

On l'allongea doucement, de façon à ce que ses mains restent sur la table en marbre où se tiendrait le sacrifice. Le docteur September s'approcha, tout en riant sous son masque.

— Korinkus viendra prendre des photos, dit-il. Écoutez, Plack, c'est facile. Pensez à des choses gaies et votre cœur ne souffrira pas. Vous avez dit adieu à vos mains ? À votre réveil... elles ne seront plus avec vous.

Plack esquissa un geste timide. Il commença à regarder ses mains, d'abord l'une, puis l'autre. « Adieu, jeunes filles, pensa-t-il. Lorsque vous serez dans le bocal plein de formol qui vous est spécialement destiné, pensez à moi. Pensez à Margie qui vous embrassait. Pensez à Mitt dont vous aimiez caresser le pelage. Je vous pardonne pour ce méchant tour, en hommage à la raclée que vous avez administrée à Cary, cet insolent prétentieux... »

On avait approché du coton de son visage et Plack commençait à sentir une odeur douceâtre et peu agréable. Il essaya de protester mais September lui fit un léger signe négatif. Alors Plack se tut. Il valait mieux les laisser l'endormir, se distraire en pensant à des choses gaies. Par exemple, à la bagarre avec Cary. Ce n'est pas lui qui l'avait provoquée. Lorsque Cary a dit : « Tu es un lâche, une canaille, et en plus un mauvais poète », ce sont les mots qui ont déterminé la suite des événements, comme souvent dans la vie. Plack fit deux pas en direction de Cary et commença à le frapper. Il était bien certain que Cary lui répondait avec une égale violence, mais il ne sentait rien. À part ses mains à lui qui, à une vitesse prodigieuse, et prolongeant le lancer foudroyant des bras,

atteignaient le nez, les yeux, la bouche, les oreilles, le cou, la poitrine, les épaules de Cary.

Il revenait lentement à lui. En ouvrant les yeux, la première image qui s'y glissa fut celle de Cary. Un Cary très pâle et inquiet, qui se penchait en balbutiant, au-dessus de lui.

— Mon Dieu ! Plack, mon vieux... Je n'aurais jamais cru qu'il pourrait t'arriver quelque chose comme ça...

Plack ne comprenait pas. Cary ici ? pensa-t-il. Peut-être que le docteur September, en prévision d'une complication post-opératoire, avait prévenu ses amis. Parce que, en plus de Cary, il voyait à présent les visages d'autres employés de la mairie qui faisaient cercle autour de son corps étendu.

— Comment ça va, Plack ? demandait Cary d'une voix étranglée. Tu... te sens mieux ?

Alors, en un éclair, Plack comprit la vérité. Il avait rêvé ! Il avait rêvé ! « Cary m'a asséné un coup sur la mâchoire, ce qui fait que je me suis évanoui, et pendant mon évanouissement, j'ai rêvé cette horrible histoire de mains. »

Il éclata d'un rire aigu de soulagement. Un, deux, plusieurs éclats de rire. Ses amis l'observaient avec des visages encore pleins d'angoisse et de frayeur.

— Oh grand idiot ! lança Plack, en regardant Cary, les yeux brillants... Tu as gagné, mais attends un peu que je me remette... je vais t'administrer une raclée qui va t'envoyer au lit pour un an !

Il leva les bras pour renforcer ses paroles d'un geste décisif. C'est alors qu'il vit de ses propres yeux les deux moignons.

L'auteur

Julio Cortázar est l'un des plus grands nouvellistes de langue espagnole du XX^e siècle.

Parmi ses nombreux recueils de nouvelles, citons *Tous les feux le feu*, *Bestiaire*, *Fin d'un jeu*, *Les armes secrètes* et *Cronopes et Fameux*.

La nouvelle « Les mains qui grandissent » (« Las manos que crecen ») est extraite du recueil *L'autre rive* (La otra orilla), publié en 1994, mais contenant des nouvelles écrites entre 1937 et 1945.